

psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

Johann Jung

Le sujet et son double

La construction transitionnelle de l'identité

Préface de
René Roussillon

DUNOD

Illustration de couverture :

Raphaël et son maître d'arme

Raphaël (dit), Sanzio Raffaello (1483-1520)

Fontainebleau, château

Photo (C) RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Gérard Blot

| | | |
|--|--|--|
| <p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p> |  <p>DANGER LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p> | <p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p> |
|--|--|--|

© Dunod, 2015

5 rue Laromiguière, 75005 Paris

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-072070-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

PRÉFACE. LE DOUBLE TRANSITIONNEL : VERS UN NOUVEAU PARADIGME V

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

L'IDENTITÉ, LA RÉFLEXIVITÉ ET LE DOUBLE

1. **L'identité : une notion énigmatique** 11
2. **Vers une conception paradoxale et transitionnelle de l'identité** 23
3. **La réflexivité dans le champ de la psychanalyse** 43
4. **La réflexivité entre neurosciences, psychologie
du développement et psychanalyse : croisements, convergences,
résonances** 67
5. **Du miroir au double : le processus de « reconnaissance » de soi
dans le miroir** 83
6. **Figures et modalités du double** 103

DEUXIÈME PARTIE

CLINIQUES DE L'IDENTITÉ ET DU DOUBLE : FIGURES DE LA RÉFLEXIVITÉ

7. **Paradoxe identitaire et logiques de survie** 121

| | |
|---|-----|
| 8. Le <i>Horla</i> de Guy de Maupassant : une figure négative et détransitionnalisée du double | 135 |
| 9. Le bouclier de Persée et le double | 147 |
| 10. L'adolescent et son double | 155 |
| 11. Auto-analyse et « relation en double » : à propos de la correspondance entre S. Freud et W. Fliess | 169 |

TROISIÈME PARTIE

LA CONSTRUCTION TRANSITIONNELLE DE L'IDENTITÉ : MODÉLISATIONS, PROLONGEMENTS ET PERSPECTIVES

| | |
|--|-----|
| 12. Le double et le narcissisme primaire | 179 |
| 13. La trajectoire identitaire et subjective en double : genèse et constitution du double transitionnel | 193 |
| 14. Figures cliniques et psychopathologiques du double : le double et ses avatars | 215 |
| 15. Le double transitionnel | 227 |
| <i>CONCLUSION</i> | 249 |
| <i>BIBLIOGRAPHIE</i> | 252 |
| <i>TABLE DES MATIÈRES</i> | 260 |
| <i>INDEX</i> | 265 |

Préface

LE DOUBLE TRANSITIONNEL : VERS UN NOUVEAU PARADIGME

C'EST UN GRAND PLAISIR et aussi un grand honneur pour moi d'écrire la préface du livre de J. Jung. J'ai pu accompagner son travail tout au long de sa recherche, avec assez tôt l'impression de la grande fécondité de celle-ci et d'une grande rigueur dans la réflexion. Si *Le sujet et son double* est bien le genre de livre que j'aurais aimé écrire, je me console au constat que je n'aurais sans doute pas fait aussi bien et qu'il est important qu'il soit écrit.

Une partie des recherches cliniques universitaires de qualité ou des travaux d'exploration clinique des psychanalystes est centrée sur l'exploration d'une problématique clinique singulière. Cependant, même si la recherche ou l'argument clinique croise une problématique théorique particulière qu'elle interroge en passant, elle ne vise que très rarement à la mise au point d'un concept susceptible de venir enrichir l'arsenal de la métapsychologie psychanalytique, et encore moins à la production d'un concept qui entraîne une véritable évolution paradigmatique.

D'autres recherches, à l'inverse, restent livresques et tentent de se situer de bout en bout dans la pensée théorique qu'elles questionnent ou tentent de préciser dans l'un ou l'autre des aspects de sa complexité. La clinique est alors le plus souvent réduite à la portion congrue quand elle n'est pas totalement absente. L'horizon pratique est à perte de vue et reste confiné à une position asymptotique.

J. Jung a su éviter ce double écueil, à la fois son travail vise à la mise au point d'un concept qui est un véritable paradigme nouveau, même si de-ci de-là on peut lui trouver des précurseurs, mais sans jamais que la clinique et la pratique ne soient oubliées ou perdues de vue.

J. Jung rassemble en effet l'apport de travaux de divers chercheurs qui se sont penchés sur la question du double, mais à partir de ce relevé et de l'intuition qu'elle recèle peut être une forme de solution à la « diabolique question de l'identité » (Freud), il produit un concept, celui de « double transitionnel », qui subsume ces divers apports et les ressaisit dans le même temps en une problématique nouvelle qui apporte incontestablement quelque chose à la clinique des pathologies narcissiques-identitaires.

Cette fécondité, J. Jung la doit à une posture épistémologique assez rare à notre époque pour être relevée : il accepte de s'appuyer sur la théorisation existante mais sans s'y enfermer ou s'en contenter, il s'attèle à un travail qui prend appui sur l'acquis mais pour créer du nouveau, le prolonger au-delà de l'existant.

Par exemple, il ne se contente pas de trouver chez D. W. Winnicott la force et la pertinence de la catégorie du « transitionnel », il développe celle-ci au-delà de ce que son auteur en avait formalisé. Il prend appui sur D. W. Winnicott, mais pour prolonger l'intuition fondamentale de celui-ci, il croise deux propositions du génial psychanalyste anglais, celle de la fonction miroir de l'environnement premier et celle de l'espace et des phénomènes transitionnels, pour aller là où leur auteur n'avait pas osé s'aventurer franchement. C'est ainsi que tradition et nouveauté se conjuguent dans le processus créateur.

Autre exemple, J. Jung prend appui sur les divers auteurs qui ont apporté des propositions conséquentes sur la figure du double, mais il dépasse le solipsisme trop souvent présent chez ceux-ci, pour s'abonner à une conception du narcissisme qui donne toute sa place à l'objet et à la fonction de celui-ci dans la régulation narcissique première.

Ceci suppose de ne pas « être au garde à vous » devant la théorie ni devant les illustres aînés, de s'engager dans une démarche plus ou moins déclarée comme telle de « clinique de la théorie », démarche qui tente de contribuer à déconstruire la « pénétration agie » de la problématique

clinique dans le mode de théorisation. Là encore, J. Jung transitionnalise : la théorisation du narcissisme est menacée de « narcissisme » – ici, le solipsisme –, ceux qui tentent de s'en extraire en mettant en avant le rôle central de l'objet sont menacés d'oublier l'impact du sujet sur son organisation interne. J. Jung se dégage de cette double impasse en proposant la figure du double transitionnel qui à la fois reconnaît l'importance de l'objet et de sa fonction miroir mais en même temps la transitionnalise dans la figure du double.

Pas de narcissisme sans l'objet mais un objet double, et un double est à la fois un même et un autre. Et c'est quand l'objet faillit à sa fonction miroir que les formes de doubles narcissiques se manifestent et tentent de pallier les effets de cette faillite.

Ainsi s'articulent la valeur intégrative de la figure du double mais aussi ses avatars psychopathologiques.

Pendant, par certains aspects, J. Jung va au-delà de ces premières propositions. L'introduction de la problématique de la réflexivité emprunte en effet à la théorie du narcissisme ce qu'elle recèle de plus fécond pour la clinique, mais sans le poids de ses inconvénients qui ont lourdement grevé les efforts des soixante dernières années, pour produire une théorie de l'analyse du narcissisme efficace dans la pratique clinique. La problématique de la réflexivité dépasse aussi les limites de la théorie de la conscience, devenue de fait désuète avec les apports de la métapsychologie psychanalytique et de l'exploration de la vie psychique inconsciente. Mais elle la dépasse tout en conservant l'essentiel, à savoir l'existence de processus « auto » et de processus à la fois « auto » et « méta ».

Je ne veux pas risquer d'atténuer l'impact de la lecture du livre en dévoilant trop de ses ressorts. Celle-ci ne vaut pas seulement par ce qu'elle produit mais tout autant par le chemin proposé pour le produire, par la qualité de l'argumentation entraînant progressivement la conviction. Il faut se laisser porter par l'écriture de l'auteur, précise et élégante, sérieuse mais aérée. Mais je voudrais quand même dire, pour terminer, tout l'intérêt des illustrations scientifiques et cliniques convoquées à l'appui de la démonstration.

D. Anzieu soulignait dans l'une de ses réflexions méthodologiques sur la démonstration en psychologie clinique et en psychanalyse, qu'une proposition devait pouvoir faire la preuve de son heuristique en montrant son intérêt dans divers types de productions humaines, voire dans différents champs anthropologiques. Il rejoint là un des axes importants de l'épistémologie freudienne qui suppose un double transfert paradoxal

sur la science d'un côté, sur l'art de l'autre. Mais l'art n'est-il pas une forme complexe de la science quand il prend l'humain comme objet ?

Je ne suis pas sûr que J. Jung connaisse cette prescription de ses illustres prédécesseurs, mais la construction de son ouvrage obéit néanmoins à cette recommandation et à l'impératif de ce double transfert.

D'une part, J. Jung croise ses propositions et les illustre à l'aide des apports des neurosciences et de la psychologie du développement, et cela sans quitter la rectitude de l'approche métapsychologique. On ne peut avancer une proposition novatrice dans le domaine des sciences de l'esprit – et la métapsychologie est l'une des sciences de l'esprit – sans *a minima* se poser la question de sa compatibilité avec les apports des neurosciences, compte tenu des progrès considérables que ces dernières ont réalisées dans les trois dernières décades. Mais cet excursus ne doit jamais aboutir à trahir les fondements de la métapsychologie.

D'autre part, l'auteur met à l'épreuve sa démarche dans la confrontation avec diverses formes de littérature : la littérature « fantastique » avec, en particulier, *Le Horla* de Maupassant, la mythologie grecque à partir d'une relecture du « bouclier de Persée », ou encore la correspondance et ses effets de double comme dans celle entretenue par Fliess et Freud. Mais c'est la question du double à l'adolescence qui fournit néanmoins à J. Jung l'étayage clinique sans lequel il n'est point d'apport probant dans l'exploration psychanalytique.

Il faut se laisser prendre par ce livre, se laisser porter par ce qu'il met en lumière et ce qu'il clarifie des paradoxes de l'identité humaine.

René Roussillon,
Professeur de psychopathologie et de psychologie clinique,
Université Lumière Lyon 2,
Membre formateur de la Société Psychanalytique de Paris.

INTRODUCTION

« **O**N PEUT DIRE que tout fonctionnement psychique développe deux ordres de données, l'un qui est en relation avec le rapport que le sujet entretient avec le monde qui lui est extérieur, l'autre qui est en relation avec lui-même. Lui-même n'est pas qu'un simple dédoublement, mais il est susceptible de faire apparaître un autre monde extérieur en lui qui est semblable et différent du premier. L'inconnu majeur c'est ce lui-même » (A. Green, 1993).

Ce livre a pour objectif de proposer une réflexion d'ensemble sur la façon dont un sujet construit son identité, dont il organise au fil du développement, mais aussi tout au long de son existence, ce qu'on peut appeler un rapport à soi-même et au monde qui l'entoure. Cette construction complexe se situe au carrefour de plusieurs problématiques contemporaines, parmi lesquelles on peut mentionner celle de la subjectivation, du narcissisme et de l'identité, mais aussi la question de la réflexivité. Cette dernière notion, récemment introduite dans le corpus psychanalytique, ouvre un nouveau champ de recherche permettant d'éclairer sous un jour nouveau la question du « devenir sujet », mise en perspective par Freud dans sa célèbre formule « *wo es war soll ich werden* », classiquement traduit par « là où le ça était, le moi doit advenir ».

Cette perspective croise également un certain nombre d'enjeux actuels de la psychopathologie référée à la psychanalyse, en particulier ceux impliqués par les états limites de la personnalité et les problématiques psychotiques et, plus globalement, les souffrances narcissiques/identitaires (Roussillon, 1999a). Concrètement, ces sujets souffrent d'un trouble de la réflexivité plus ou moins profond qui entrave leur capacité à s'autoreprésenter et à se réfléchir au sein de leur miroir intérieur. Ainsi, et au-delà de la pluralité et de l'hétérogénéité des

troubles impliquées par ces formes de souffrances, ces problématiques témoignent d'une façon cruciale de la difficulté, voire de l'impossibilité, à s'éprouver eux-mêmes comme sujets de leur vie psychique et de ce qui se déroule en son sein, allant jusqu'à entraver ce que Winnicott (1956) appelait « un sentiment continu d'exister ».

En œuvrant au cœur même de la dynamique transféro/contre-transférentielle, ces types de souffrances se présentent la plupart du temps au clinicien sous une forme paradoxale et impensable, en tout cas comme une exigence de travail psychique qui engage sa propre subjectivité. Ce sont ces mêmes configurations cliniques qui ont inspiré, ces dernières décennies, de nouveaux modèles de pensée, et contribué à repenser la pratique psychanalytique¹. Cette évolution théorico-clinique a débouché sur une série de changements paradigmatiques dans l'abord de la vie psychique et de ses enjeux, élargissant au passage notre compréhension métapsychologique de la psyché.

Ainsi, la mise à l'épreuve des constituants de l'identité subjective, des aspects de la réalité psychique engagés dans la construction de soi, interroge en retour les modalités par lesquelles un sujet parvient à « exister » psychiquement, à se situer vis-à-vis de son expérience, à s'éprouver et se penser lui-même. Ces interrogations fondamentales renvoient à l'éternelle question « qui suis-je ? », à la problématique de l'être psychique et de sa propre saisie subjective, à l'énigme de la pensée et de la subjectivité. Elles confrontent le clinicien comme le chercheur au problème de l'origine du psychisme, ce qu'André Green désigne comme la scène primitive de l'analyste.

Pour baliser ce champ complexe et avancer dans la compréhension de cette problématique, nous nous appuyerons dans ce livre sur trois notions clés, trois piliers qui soutiennent ce qu'on peut appeler une architecture du sujet : l'identité, la réflexivité et le double².

L'IDENTITÉ

L'identité n'est pas une notion freudienne. Largement abordée dans les sciences humaines pour décrire le sujet sous différentes formes, la notion d'identité souffre paradoxalement et au contraire de ce qu'elle semble

1. Nous pensons en particulier aux travaux axés sur la problématique des limites, du paradoxe, du narcissisme, et, plus récemment, sur la subjectivation.

2. Cette sous-partie reprend et prolonge un extrait d'article publié en 2013 (Jung et Roussillon, 2013).

désigner étymologiquement, d'un manque d'unité et de cohérence. Peu théorisée dans la psychanalyse contemporaine, son usage n'en est pas moins fréquent pour décrire les aspects de la construction de soi, certaines formes de la subjectivité ou encore certains enjeux du narcissisme. Globalement, l'identité renvoie à ce qui définit le sujet, non seulement par rapport à lui-même mais aussi par rapport à l'autre et au monde qui l'entoure. Elle est en ce sens naturellement convoquée lorsqu'elle est mise à l'épreuve ou en souffrance, ou encore lorsqu'elle est soumise à des changements profonds, ce qu'illustrent particulièrement les enjeux psychiques de l'adolescence.

Malgré l'importance de son utilisation, la diversité de ses acceptions en fait une notion plurielle, peu homogène, témoignant d'une fragilité conceptuelle. Mais ce qui apparaît alors comme un « symptôme » théorique révèle du même coup la nature complexe de l'identité ainsi que la dimension énigmatique de la subjectivité qu'elle cherche à cerner. Pourquoi, dans ces conditions, recourir au terme d'identité plutôt qu'aux concepts de Moi ou de Soi, de Self, d'identification ou encore de narcissisme, bien mieux « insérés » dans le corpus métapsychologique ?

Irréductible à chacun de ces concepts, l'identité est une notion riche, complexe, souvent obscure, qui mêle paradoxalement le même et l'autre, le moi et le non moi, la continuité et la discontinuité : *ce qu'elle est avec ce qu'elle n'est pas*. L'identité semble en effet ne pouvoir se saisir qu'à partir de ce qu'elle n'est pas, qu'en négatif, ce qui revient à reconnaître son altérité fondatrice, à tolérer sa dimension énigmatique pour commencer à en éclairer les enjeux.

Tout au long de cet ouvrage, nous montrerons comment l'identité s'inscrit dans un processus, une trajectoire subjective dont la tâche est précisément d'organiser le rapport du sujet à son altérité ainsi que la relation singulière et intime qu'il parvient à nouer avec lui-même. Elle s'inscrit en ce sens dans le champ de la réflexivité.

LA RÉFLEXIVITÉ

L'introduction du concept de réflexivité dans la métapsychologie psychanalytique ouvre un champ nouveau et marque probablement un tournant majeur pour explorer les formes de souffrance qui engagent les profondeurs de l'être et de la subjectivité, tout en permettant d'en approcher la complexité. En mettant l'accent sur la relation de la psyché à elle-même, sur les conditions d'un « rapport à soi », son étude constitue une démarche heuristique pour penser comment un sujet parvient à

« s'éprouver » et à se produire lui-même « subjectivement ». La question de la réflexivité permet de comprendre comment un sujet se relie à lui-même et au monde qui l'entoure, comment il se sent et se voit, comment il se réfléchit et se réfléchit à lui-même son activité psychique mais aussi comment il construit son identité en s'appuyant sur ces différentes opérations.

C'est dire que la réflexivité déborde la problématique de la conscience et comporte plusieurs niveaux qu'il conviendra de repérer. Elle concerne plus globalement l'appareil psychique et, au-delà, le champ de l'intersubjectivité. Plus encore, loin de se limiter à l'approche de la psyché, la réflexivité renvoie, comme le souligne René Roussillon à une caractéristique fondamentale du vivant. À cet égard, l'exploration de la notion de réflexivité dans le champ des neurosciences et des travaux issus de la psychologie du développement, nous aidera à en éclairer le sens et les logiques.

Comme pour l'identité, nous verrons que la réflexivité plonge ses racines dans le terreau de l'altérité. La réflexivité interne ou la relation du sujet à lui-même ne peut en effet s'organiser qu'à partir des formes d'altérité et de différence à soi qui la sous-tendent, à chaque étape du développement de la vie psychique et subjective.

LE DOUBLE

Autre catégorie fondamentale de l'être, le double, en apparence plus accessible du fait de son rapport intrinsèque à la figurabilité, n'en demeure pas moins une notion complexe, eu égard à la pluralité des manifestations cliniques qu'elle regroupe et des innombrables figures que l'on retrouve dans tous les domaines de la culture. Thème profondément énigmatique, le double contient en lui-même un paradoxe, celui d'être à la fois lui-même et l'autre (Rosset, 1976), et rejoint en ce sens la notion d'identité. Bien qu'étroitement liée à elle, le double ne recouvre pas complètement l'identité mais apparaît davantage comme une de ses modalités constitutives, son complément indispensable.

Comme Janus, le double possède deux visages, l'un tourné vers le sujet, l'autre vers l'objet. Cette particularité présente un intérêt considérable pour approcher la problématique identitaire, car non seulement elle introduit un écart, un élément de différence dans le rapport de la subjectivité à elle-même, mais elle assure un lien de similitude qui nourrit en retour l'identité.

César et Sára Botella (2001*a*) ont pu souligner l'importance de considérer la vie psychique à partir de ce qu'ils appellent la « dualité négative du psychisme ». De leur point de vue, la représentation d'objet n'est pas un investissement unique mais la résultante de deux tendances du psychisme, l'une tournée vers l'objet et soutenue par le désir, et l'autre exprimant un mouvement narcissique de retour sur soi auto-érotique. De son côté, André Green (2002*a*) a pu également insister sur la nécessité de penser le psychisme humain à partir de deux grandes lignées fondamentales, la lignée subjectale et la lignée objectale. Cette dialectique sujet/objet permet de penser de façon réciproque le rôle essentiel de l'objet dans la construction de la subjectivité et la place qu'occupe le sujet dans tout investissement d'objet. Cette perspective, qui constituera un des fils rouges de ce livre, permettra de situer le sujet à partir du rôle subjectivant de l'objet, autant dans son rapport à lui-même que dans son rapport à l'autre, et, plus largement, au carrefour de l'intrapsychique et de l'intersubjectif.

Depuis son introduction dans la littérature psychanalytique, la compréhension du double s'est considérablement élargie, au point de recouvrir aujourd'hui de multiples formes, difficiles à rassembler sous la même notion. D'abord essentiellement théorisée autour de ses aspects défensifs, la question du double constitue, à partir des apports de Lacan (1966) sur le stade du miroir et surtout de Winnicott (1971*a*) sur le rôle de miroir de l'environnement, l'occasion d'une reformulation de ses enjeux, cette fois-ci dans une perspective subjectivante étroitement liée à la symbolisation. Parmi les psychanalystes contemporains qui se sont attelés à développer cette ligne de pensée, nous retiendrons particulièrement les travaux de J. J. Baranes sur l'intérêt de « penser le double » en l'articulant aux autres concepts de la métapsychologie, de G. Lavallée sur la nécessité d'un miroir psychique interne, et de R. Roussillon sur l'homosexualité primaire en double.

LE DOUBLE COMME FIGURE TRANSITIONNELLE DE L'IDENTITÉ

En appui sur ces travaux, ce livre présente les éléments d'une théorie générale de l'identité subjective et de ses modalités de construction, à partir des formes d'investissement de l'objet comme double de soi issues des moments de partage relationnel avec l'environnement. On pourrait le dire de la façon suivante, et c'est là un axe de travail que nous développerons tout au long de ce livre, le double constitue la figure privilégiée à partir de laquelle l'identité s'établit ; il permet en ce sens de

dépasser le paradoxe d'une « identité à la fois identique et non identique à elle-même » (Roussillon), et qui procède de la rencontre de l'autre.

Le concept de « double transitionnel » que nous proposons cherche à cerner le cœur de l'expérience subjective du sujet d'une part aux prises avec la question de l'altérité et des formes de la différence, d'autre part avec la question du même et du semblable. Ni tout à fait un même, ni tout à fait un autre, le double transitionnel conjoint, en les harmonisant, les registres de l'identité et de l'altérité. Il permet de penser l'activité psychique comme un travail d'articulation et d'harmonisation des logiques paradoxales qui la traversent, entre identité et altérité à soi, et ce dès le début de la vie psychique.

Le double transitionnel est cet objet à partir duquel le sujet traite, met en forme et symbolise le rapport à ce qui lui échappe dans sa relation à l'objet et à lui-même. Suivant cette perspective, et c'est là la thèse essentielle de cet ouvrage, le double sera envisagé comme la figure à partir de laquelle l'identité se transitionnalise, c'est-à-dire un objet permettant au sujet de se rencontrer et de se saisir lui-même subjectivement, d'abord en appui sur l'objet externe puis au sein de la relation de soi à soi qui en tient lieu, ce que G. Lavallée (1999) nomme « l'espace réflexif interne ».

COMPOSITION DU LIVRE

Dans la première partie, et pour commencer à cerner les enjeux de la construction identitaire, nous examinerons successivement les notions d'identité, de réflexivité et de double. Après une brève incursion dans l'histoire de la psychanalyse, l'identité sera envisagée dans une perspective transitionnelle, à partir de ses paradoxes constitutifs.

La question de la réflexivité est abordée ensuite dans la pensée freudienne, à partir de la relecture d'une série de concepts comme le narcissisme, l'auto-érotisme, l'affect, la scène primitive, le double retournement, le surmoi, l'après-coup, etc. L'exploration de la notion de réflexivité se poursuit avec une revue des apports post-freudiens, avant d'être mise en perspective dans le champ des neurosciences et de la psychologie du développement, à partir de quelques exemples évocateurs. Tout au long de ce parcours, la question de la réflexivité sera pensée en lien avec la notion d'identité, comme un retour sur soi en même temps qu'un détour par l'autre, mouvement qui ouvre le sujet à un rapport à soi autant qu'à un rapport à l'autre, un autre soi-même aussi bien au-dedans de soi qu'au-dehors.

Ensuite l'ouvrage se centrera sur une mise en perspective du double, qui englobera les principaux travaux des psychologues sur les étapes de la reconnaissance de soi dans le miroir, ainsi qu'une revue de la littérature psychanalytique sur les figures et modalités du double depuis Freud.

La deuxième partie propose une exploration des modalités de la réflexivité en souffrance qui entravent la capacité d'un sujet à s'autoreprésenter et à se réfléchir au sein de son miroir intérieur. Nous aborderons cette problématique centrale à partir de l'analyse de deux cas cliniques, dont la particularité est de mettre en scène ce moment paradoxal où le sujet se trouve malmené, mis à l'épreuve dans sa continuité d'être et dans la relation qu'il entretient autant avec lui-même qu'avec l'autre ou avec ce qui lui échappe de lui-même ou de l'autre.

Nous poursuivrons par une analyse du *Horla* de Maupassant, du bouclier de *Persée* et d'autres figures de la réflexivité appartenant au registre de « l'écriture de soi » et de l'intimité partagée (journal intime, espaces virtuels, correspondances), notamment au moment de l'adolescence.

La troisième partie sera consacrée à la modélisation et présentera les éléments d'une théorie générale de la construction de l'identité, axée sur les moments de rencontre spécifiques avec l'objet-double qui organisent la réflexivité identitaire. Suivant la formulation de J. J. Baranes (2002), il s'agira de « penser » le double, son rapport à l'identité mais également sa mise en relation avec les autres concepts de la métapsychologie comme le narcissisme, l'identification, la subjectivation, etc. Ceci nous conduira à retracer les étapes de la « trajectoire identitaire et subjective en double » qui mène à l'établissement d'un « double transitionnel » interne, c'est-à-dire à un miroir psychique vivant au sein duquel le sujet peut se réfléchir et s'autoreprésenter.

Décrire les étapes de cette trajectoire identitaire et subjective reviendra donc à préciser les processus mis en œuvre dans la construction d'un rapport à soi, mais aussi à repérer les configurations intersubjectives et intrapsychiques sur lesquelles ils s'étaient. En appui sur ce modèle, nous envisagerons ensuite les aléas de cette construction transitionnelle de l'identité, à partir des manifestations cliniques et psychopathologiques du double. Cette vue d'ensemble permettra de resituer le double transitionnel, au-delà de la problématique de la construction identitaire, comme un carrefour de processus engagés dans la trajectoire du « devenir sujet ».

PARTIE 1

L'IDENTITÉ, LA RÉFLEXIVITÉ ET LE DOUBLE

Chapitre 1

L'IDENTITÉ : UNE NOTION ÉNIGMATIQUE

LE PROBLÈME D'UNE DÉFINITION DE L'IDENTITÉ

L'identité est probablement la chose la plus fragile et la plus énigmatique qui soit. Il apparaît dès lors très difficile d'en donner une définition tant cette notion semble en réalité concerner ce qu'il y a de plus intime en nous et peut-être de plus mystérieux. L'identité renvoie à un ensemble de significations plus ou moins éloignées entre elles, en fonction des approches, des modèles, du champ épistémologique auxquels elle se réfère.

Selon le *Petit Robert*, le terme identité vient du latin *identitas*, d'idem « le même », et regroupe plusieurs sens différents. Un premier sens désigne le caractère de deux objets de pensée identiques, reliés entre eux par un lien de similitude (identité de vue). Cette relation s'exprime en logique par le principe d'identité, principe fondamental de la logique traditionnelle, selon laquelle toute chose est identique à elle-même. Un autre sens désigne le caractère de ce qui est un ou unique.

En psychologie, l'identité personnelle fait appel à la notion de permanence, c'est-à-dire, là aussi, à ce qui demeure identique à soi-même,

tandis qu'en psychopathologie, les troubles de la conscience de soi s'expriment par la conviction de ne pas être le même dans le temps (*Larousse*). En psychologie clinique et dans le champ psychanalytique, l'identité apparaît moins comme un concept que comme une notion relativement peu définie, même si, paradoxalement, les définitions ne manquent pas. Comme le mentionnait déjà E. Erikson (1968, p 9), l'identité fait partie de ces termes « qui circonscrivent tantôt des choses si générales et apparemment si évidentes qu'il paraîtrait plutôt ridicule d'en exiger une définition. »

Ainsi, le terme d'identité continue d'être employé suivant différents usages, en résistant à toute tentative de définition unitaire. Cette pluralité renvoie-t-elle à un défaut de conceptualisation ou bien à des acceptions différentes que l'on regrouperait sous le même vocable ? Doit-on voir dans cette polysémie ou plutôt cette diversité d'approches ce qui fait sa spécificité, soit d'avoir toujours plus d'un sens et de se soutenir dans cette pluralité de sens ? Cependant, si l'identité est une notion plurielle, encore faut-il préciser de quelle identité ou de quel aspect de l'identité on parle, c'est-à-dire à quel type d'objet on se réfère quand on parle d'identité.

Dans le champ des sciences humaines, Alex Mucchielli (2009) a pu souligner la « morcellisation » des approches et des définitions de l'identité, particularité qui requiert une approche globale permettant de dépasser la diversité des théories qui cherchent à en rendre compte. En s'inscrivant dans le paradigme de la complexité (Morin), cette approche n'a pas pour but de reformuler une fois de plus ce qui a déjà été dit sur l'identité mais consiste à prendre un peu de « hauteur », en s'interrogeant sur les enjeux épistémologiques de cette diversité :

« Il s'agit de réfléchir d'abord au problème lié aux diverses significations du concept "identité", de se demander comment il se fait que l'on puisse en proposer tant de définitions, pas forcément compatibles entre elles, mais qui cependant nous paraissent vraisemblables, sans jamais épuiser les problèmes » (Mucchielli, 2009, p. 7).

À cette morcellisation s'ajoute, selon Mucchielli, une nécessaire « subjectivisation » de l'identité, du fait de la spécificité du point de vue et de la grille de lecture adoptées par chaque discipline.

Dans le champ de la philosophie, Stéphane Ferret (1996) s'est attelé à traiter la question de l'identité sous l'angle du paradoxe. Selon l'auteur, aborder la notion d'identité contient le risque de se retrouver dans une voie sans issue entre contradiction et absurdité. Pour S. Ferret, il existe deux façons de s'extraire de cette double contrainte : soit en recourant à

des termes différents pour parler de la même chose, soit en se référant à la dimension de la temporalité. En introduisant un écart, une différence, ces solutions permettent de sortir d'une formulation tautologique du type : une chose est identique à elle-même, ou d'un énoncé absurde comme deux choses sont identiques.

Ainsi, selon S. Ferret, un objet peut être identique à lui-même (identité numérique) tout en étant différent qualitativement à un autre moment (identité qualitative). L'auteur s'appuie sur l'exemple du morceau de cire de Descartes et des transformations qu'il subit dès lors qu'on l'approche du feu :

« La cire de Descartes est la même (identité numérique) et n'est pas la même (identité qualitative). Ce qui revient à dire que : la cire de Descartes est identique à elle-même tout en étant à deux moments de sa carrière qualitativement différente » (Ferret, 1996, p. 29).

Cependant, si l'identité peut s'accommoder du changement et de la différence, cela n'évite pas les paradoxes comme nous le verrons avec l'histoire du bateau de Thésée (*cf.* chapitre 2), qui met remarquablement en scène le fait de savoir jusqu'où l'identité est compatible avec le changement.

Les sciences du vivant, la biologie, les neurosciences n'échappent pas non plus au problème d'une identité paradoxale, à la fois identique et non identique à elle-même, qui mêle l'identité à l'altérité, ainsi qu'à la nécessité d'intégrer la dimension de l'autre ou de l'environnement pour se construire. Francisco Varela (1989) a pu proposer d'envisager l'organisation du vivant comme un système auto-poïétique, qui reproduit en son sein les interactions avec le réseau à l'origine de son établissement. De même, la théorie de l'information et de l'auto-organisation (Atlan, 1979, 2011), qui fait du bruit perturbateur un élément essentiel de l'organisation, ou encore la théorie de la sélection des groupes neuronaux (Edelman, 1992), référée aux notions de réentrée et d'émergence, évoquent l'idée d'une assimilation de l'altérité ou de la différence comme condition du développement et du maintien de l'identité.

Toujours dans le champ des neurosciences, l'exemple des neurones miroirs (Rizzolatti et *al.*, 1996), d'un « système du même » régulé par un « système de l'autre » (Georgieff, 2007), plaide pour une co-construction des catégories du même et de l'autre. De nombreuses études issues de la psychologie du développement, à partir des travaux sur l'empathie, sur la co-émergence d'une conscience de soi et d'autrui, sur l'imitation précoce ou sur l'intersubjectivité primaire, s'inscrivent dans cette lignée. On verra également que les convergences avec la théorie psychanalytique

ne manquent pas, au point d'éclairer certaines problématiques, comme celles du narcissisme, de la réflexivité, du double, des identifications, etc. Bien qu'issues d'environnements épistémologiques différents, toutes ces approches nous éclairent sur le paradoxe d'une identité qui se construit à partir de l'altérité ou de ce qu'elle n'est pas, soit la non-identité.

L'exploration de la notion d'identité montre aussi qu'elle n'est pas réservée à une discipline particulière mais qu'elle traverse en réalité plusieurs champs de connaissance. L'identité est une notion transversale qui échappe à la réduction à un seul discours, une notion flottante dont le sens varie et se transforme d'un monde conceptuel à l'autre, révélant au passage son extraordinaire plasticité et du même coup sa fragilité. Comme le remarque François Duparc (1986, p. 665), l'identité est « une chose fragile à la fois toujours là, toujours fuyante et mouvante, soumise aux aléas de l'éclairage, de l'ambiance, du support. » À la fois sensible et résistante au changement, l'identité ne peut être pensée indépendamment du cadre épistémologique qui la sous-tend. Ainsi, elle ne peut se donner à la pensée que sous une forme partielle, suivant les données du contexte qui en préforment le sens.

Enfin, définir l'identité renvoie au paradoxe de l'objectivation de la subjectivité. Objectiver, généraliser la notion d'identité, comprend en effet le risque de la réduire et de perdre par conséquent ce qu'il y a d'énigmatique en elle, sa complexité comme sa fécondité, même si cette démarche est inévitable pour avancer dans la compréhension de ses enjeux. Objectiver, n'est-il pas déjà d'une certaine manière « désobjectiver » ? Inversement, l'objectivation ne constitue-t-elle pas un moyen nécessaire pour subjectiver, comme lorsque l'enfant s'objective dans l'image que le miroir lui reflète et qu'il se prend lui-même pour son propre reflet ? Objectivité et subjectivité sont probablement à considérer comme des points de vue complémentaires qui s'étaient réciproquement, en tout cas tant que l'objectivation ne rime pas avec aliénation (*cf.* chapitre 5).

Selon E. Morin (2001), l'être humain possède une capacité particulière à s'auto-objectiver, « à s'objectiver dans son double ». Il illustre cette qualité essentielle du sujet à s'objectiver lui-même à partir de la formule « je-suis-moi » : « Moi est l'émergence objective du Je à lui-même, qui permet au Je de se "réfléchir" et de se reconnaître objectivement. Ce Moi différent du Je est en même temps identique à lui-même » (2001, p. 84). Mieux, en s'auto-objectivant le sujet opère une boucle réflexive « qui, ayant posé le Moi distinct du Je, le ré-identifie au Je, ce qui lui permet de dialoguer mentalement avec soi-même » (2001, p. 94). Ce qu'Edgar Morin décrit comme « auto-objectivation » renvoie aux